

§1. Sur la Biographie de Hayek (1899-1992), le libéral radical, et son œuvre originale

Hayek publie *Prix et production* en 1931 et s'oppose à Keynes, qui a écrit en 1930 *La théorie de la monnaie*. Mais, si la bataille est perdue contre Keynes durant les années 1930-1946, sa théorie monétaire de la « structure de production » est redécouverte à la fin des années 1970. Durant cette éclipse, il se lance dans l'examen des fondements philosophiques de l'économie et théorise une alliance de l'IM avec l'approche compréhensive. Il approfondit l'héritage de l'économie « autrichienne » de son maître, Carl Menger. Sa philosophie économique est dite « subjectiviste » contre l'« objectivisme » de Durkheim ou de Marx.

L'hypothèse de rationalité des comportements humains est – notons-le - la pierre angulaire du subjectivisme à la Hayek. Mais, la rationalité qu'il théorise est « limitée », pour reprendre le terme d'un autre grand économiste, Simon. Il s'éloigne ainsi de plus en plus de l'approche économique traditionnelle des néoclassiques, dont il était proche, et critique de la mathématisation à outrance de l'économie. Il rejette DONC l'approche néoclassique de l'équilibre général : le concept de Hayek est différent, c'est celui de la « tendance vers l'équilibre ». Il devient finalement le prophète de la contre-révolution libérale, qui commence en 1979-1980 dans le monde anglo-saxon, ce néo-libéralisme ne triomphant vraiment, en France, que peu de temps avant sa mort, en 1992. Mais, à la fin des années 90, c'est le retour des critiques contre son libéralisme.

§2. Le discours hayékien sur la méthode

Parce qu'il approfondit l'IM, Hayek en vient à refuser l'idée qu'il est possible de construire une société comme on construit une machine : il s'oppose à ce qu'il appelle le constructivisme. En effet, une machine est construite téléologiquement : elle est

technologiquement déterminée selon un but précis. Mais, une société ne fonctionne pas grâce à un « super-esprit », un esprit omniscient qui aurait « fabriqué » la société, c'est-à-dire conçu selon une intention préalable. En fait, la société ne résulte pas d'une action collective délibérée. La société – comme ses règles, les « institutions » - résulte d'un processus « inconscient » (ce mot n'est pas utilisé au sens de Freud), qui s'est imposé à nous grâce à la sélection des bonnes conduites dans le processus de l'évolution sociale. Le résultat global des actions humaines n'est pas recherché en tant que tel par l'homme, même si celui-ci est positif pour tous. Le « scientisme », maladie des ingénieurs, est de croire que la société puisse être expliquée en référence à l'image de la machine ; c'est cette croyance qui est à l'origine du « planisme » selon laquelle la planification est nécessaire à une société développée.

Donc, on ne peut assimiler la société à une machine. Il n'y a pas de dessein immanent à la société qui, d'une certaine façon, n'existe pas : si l'homme veut, la société ne « veut » pas : les structures sociales ne sont que des émergences issues des interactions humaines. Le holisme ne serait donc pas possible, car il n'est pas possible – à partir de la seule perception subjective – de connaître *directement* la totalité (la société) qui, rappelons, doit être considérée comme un leurre anthropomorphique. Le subjectivisme hayékien est un « anti-holisme » radical, position qui s'affirme à partir des années 1940. Hayek insiste sur la spécificité de la science sociale : on ne peut faire d'expérience sur la société. Mais, ce n'est pas une difficulté ! Le physicien, qui ne peut se mettre à la place des atomes, n'a pas la chance de l'économiste, qui peut se mettre à la place d'un individu ...

Hayek, bien que partisan de l'IM, veut que les théories économiques soient vérifiées et inspirées par l'histoire : à la différence de Mises, il est plus empiriste et tente de marier la logique et l'histoire. Il est, d'une certaine façon, « individualiste institutionnel », voulant

rendre compte de l'émergence du cadre institutionnel et des mécanismes de l'interaction interindividuelle dans le cadre d'institutions données.

§3. Le marché comme institution

La théorie de l'émergence institutionnelle

La question est de savoir d'où proviennent les institutions en général, qui servent le bien commun. C'est la question de l'émergence : « Aux yeux de Hayek elles ne sont jamais que le fruit d'un processus évolutionniste, d'essais et d'erreurs par lesquels les groupes humains sélectionnent peu à peu les règles collectives de comportement les plus aptes à promouvoir la coopération sociale de leurs membres, comme c'est le cas pour le langage » (Lepage [1980]).

Cette référence à l'évolutionnisme signifie que les institutions comme la monnaie, le droit, la propriété privée n'ont pas été inventés par un individu : les hommes les ont utilisés car ils se sont rendu compte qu'ils s'enrichissaient plus qu'avec une autre méthode. Plus encore, les groupes qui suivaient ces règles plus efficaces ont triomphé des autres par leur richesse et leur nombre dans le processus de lutte pour la survie. Hayek combine donc une théorie de la sélection des individus à une théorie de la sélection de groupes : son IM est donc bien institutionnel et l'évolution un *mécanisme aveugle auquel il faut se soumettre*.

C'est Ferguson (mort en 1823), qui a inspiré Menger (mort en 1923), puis Hayek, par son hypothèse que « *les institutions sont le produit de l'action des hommes et non de leurs desseins* ». Les travaux d'Hayek tentent alors d'expliquer l'émergence du marché au cours des âges. Son individualisme méthodologique est complexe, car il est conscient qu'il est difficile d'expliquer les mouvements sociaux par la *seule* logique des comportements individuels. Il essaye d'incorporer une explication prenant en compte partiellement les

institutions. Les hommes produisent l'évolution sociale, mais ils sont obligés d'obéir à des règles qui leur semblent parfois injustes. Pour Hayek, les règles abstraites, qui favorisent le bien de tous, n'ont pas pour objet de protéger un seul individu mais expriment quelque chose d'indifférent aux individus. Les règles de la Grande Société ne donnent aucun dessein, aucun projet, mais édictent ce que l'on ne peut pas faire. Il y a alors contradiction possible entre mérites individuels et règles sociales.

L'institution spontanée du marché

Son objectif est d'expliquer le marché comme ordre spontané. Le marché est un acquis de l'évolution humaine : Hayek transpose le modèle de l'évolution biologique sur la société. Rappelons les deux facteurs de l'évolution de l'espèce selon Darwin : adaptation au milieu et la fécondité différentielle. Dans le processus d'évolution culturelle, les hommes se trompent, des groupes disparaissent, d'autres s'adaptent et deviennent dominants. Les « gènes » de la théorie évolutionniste en biologie sont ici les règles sociales. Qu'est ce que la perspective évolutionniste permet d'expliquer ? Comment les hommes sont organisés, la croissance démographique, la prolifération de l'espèce humaine. On peut dire que si les biologistes sont spécialistes du vivant, les économistes eux sont les scientifiques du marché.

Certes, soutient Hayek, les hommes sont moyennement intelligents car leur rationalité est limitée : le cerveau limité de l'homme borne considérablement sa raison. Sa principale qualité est l'imitation ! L'homme n'est ainsi pas assez intelligent pour trouver sans gêne ou sans coût les informations pertinentes, qui sont, par nature, dispersées. N'oublions pas, de plus, que les informations – ou « connaissances » - dont nous disposons sont rares : elles ont donc un prix. Finalement, le point de vue évolutionniste de Hayek se fonde sur le caractère limité et coûteux de la connaissance et, enfin, sur le constat que les

informations sont dispersées. C'est là le problème crucial de l'action humaine.

Pour Hayek, le marché est le fruit supérieur d'une évolution économique multiséculaire, « *ordre étendu de la coopération humaine* » qui permet de dépasser les limitations primitives de l'ère tribale. Pour Simonnot, adepte de Hayek : « *Les mystères du marché nous dépassent* ». Rien ne peut remplacer la discipline du profit, la propriété privée, la concurrence, le profit et les prix.

§4. Le marché comme procédure de découverte

Le marché est une construction humaine, fruit de l'évolution, qui permet aux individus d'avoir des informations. La définition classique du marché comme « lieu abstrait où se rencontre une offre et une demande de biens ou services », c'est-à-dire comme mécanisme de répartition de la pénurie ne prend suffisamment pas en compte cet aspect décisif. Les néoclassiques cherchent fondamentalement à déterminer un « vecteur prix équilibre », ensemble des prix tels que l'offre égale la demande sur chaque « marché ». Les néoclassiques ou théoriciens de l'équilibre général essaient de trouver les conditions suffisantes pour que l'économie connaisse un « équilibre général » des « marchés ». La question est donc de savoir quelles sont les conditions auxquelles doit répondre une économie pour assurer cet équilibre.

Or, dans la définition de Lepage, qui reprend Hayek, le marché est « *un instrument dynamique de mobilisation, de production, et de diffusions des informations et connaissances qui sont nécessaires à la vie des sociétés complexes* ». Selon Hayek, le marché est ainsi un « processus » c'est-à-dire « *une procédure de découverte des informations* ». Pour que le marché fonctionne, il faut dès lors des procédures essais/erreurs. Les faillites ou le chômage sont des choses régulatrices, qui permettent d'éviter un gaspillage durable des

ressources rares. Pour que ce processus soit opératoire, il faut que l'institution du marché fonctionne avec l'institution de la propriété privée : la contrainte du profit fait survivre les entreprises qui s'adaptent aux nécessités de l'économie

L'inspirateur de Hayek est Adam Smith, qui écrit en 1776 : « *quel capital peut-on financer dont le produit sera susceptible de la plus grande valeur ? [...] chaque individu, c'est évident, peut là où il se trouve, en juger bien mieux que tout homme d'Etat ou législateur* ». Ce sont les gens qui doivent assumer les conséquences de leurs actes, si on les laisse libres d'accéder aux informations nécessaires. Pour Mises, dès 1920 : Le « *commerçant identifie son intérêt avec l'intérêt de l'entreprise, d'où l'efficacité de la propriété privée* ». Si le marché est efficace, c'est bien qu'il nous permet de transférer, via le système des prix, les informations que les entrepreneurs ont trouvées. Et ceux-ci les ont obtenues parce qu'il était leur intérêt de trouver les informations pertinentes.

L'idée du *marché comme processus* s'oppose donc à l'idée d'équilibre. Pour Hayek, *les processus des marchés produisent une tendance vers l'équilibre* ; la science économique doit donc comprendre comment l'économie tend vers cet équilibre (supposé). La référence à quelconque point d'équilibre des marchés est une abstraction, qui induit en erreur, car la rationalité des individus est limitée. Parfois même, les institutions sont mauvaises et contrecarrent cette *tendance vers l'équilibre*, qui est le trait spontané des mécanismes marchands. Ainsi, notamment, à cause de nos systèmes bancaires, il est rare que le système économique engendre des prix corrects fonctionnant comme des signaux efficaces.

Pour un bon fonctionnement du marché, il faut accepter, rappelons-le, les faillites des entreprises, qui sont autant de sanctions que le marché envoie comme signaux aux agents. La concurrence, moteur même du marché, doit

être libre. Hayek dit en substance ceci : c'est parce que « je » veux gagner de l'argent sur le dos des autres que « je » vais produire de l'information nécessaire pour moi et pour les autres. Sans immixtion de l'Etat donc, les prix de marché nous donnent de bons vecteurs d'information, indiquant le degré de rareté relative des biens.

Le mécanisme de circulation de l'information est lié au mécanisme de production. S'il n'y avait pas ce mécanisme marchand, le volume de production serait moindre. *Ex : le prix du pétrole.* S'il augmente, cela montre qu'il y a une pénurie de pétrole donc une mauvaise répartition des ressources, compte tenu des exigences actuelles de la société. C'est un signal qui permet à ceux qui l'utilisent de mieux le gérer. On va donc produire avec moins de pétrole, mais l'augmentation du prix du pétrole implique que les entrepreneurs vont comparer, à nouveau, la rentabilité de leurs investissements selon les secteurs. Ce mécanisme de réallocation du capital en fonction de la rentabilité, c'est-à-dire de la demande du marché, permettra de satisfaire ceux qui sont prêts à payer plus cher le prix de cette matière première. En ce sens, le marché ne fait pas qu'indiquer l'état de la pénurie, *il incite les agents à promouvoir l'abondance.* Donc, les entrepreneurs concourent au bien être social, à un nouvel équilibre. *In fine,* plus de ressources pétrolifères seront exploitées, ou, à tout le moins, l'utilisation de cette ressource devenue plus rare sera affectée à ceux qui sont prêts à donner plus en échange. Par ce système d'investissement par le profit, le gaspillage est vaincu et un ordre économique optimal pour la société fonctionne.

Cela nous permet de mieux comprendre la signification du taux de l'intérêt comme *prix*, ce qui exprime bien la nature intersubjective (relations entre les sujets) des relations entre agents économiques. Le prix, qui est un fait social – ou plutôt « supra-individuel » – peut changer en fonction des décisions subjectives des individus. Exemple : si ces individus

décident d'épargner plus – de consommer moins - le taux d'intérêt baisse. Ceci incite les entrepreneurs à adopter des modes de production plus « capitalistique » qui permettront un surcroît de consommation de richesse dans le futur. Le taux d'intérêt indique donc les préférences subjectives des consommateurs qui peuvent changer : ici, la baisse du taux manifeste une moindre préférence pour le présent. Les taux en tant que prix sont des *abstractions* efficaces - même si elles sont grossières - pour guider le plus harmonieusement possible l'action d'individus séparés.

Conclusion toute provisoire :

Dans une société où vivent de nombreux individus, il n'y a qu'un seul mécanisme qui permet de coordonner EFFICACEMENT – DE LA FACON LA MOINS MAUVAISE POSSIBLE - les activités, c'est le marché. Il coordonne, car il envoie des signaux (ex : le taux d'intérêt qui indique la rareté du capital). TOUT LE monde peut comprendre le sens des variations de prix pour arriver à des fins. En respectant la propriété privée, les faillites, ces « signaux » que sont les prix ne seraient pas faussés.

§5. Critique de la théorie néoclassique de l'équilibre général

On comprend pourquoi, dans ces conditions, un néolibéral comme Hayek peut rejeter la conception encore dominante du marché, comme « lieu » où se rencontrent l'offre et la demande relatives à ce bien. En effet, le « marché » néoclassique ne correspond pas du tout au marché de notre expérience quotidienne. Dans la théorie néoclassique, on suppose qu'un « individu » - le « commissaire-priseur » - est chargé d'équilibrer l'offre et la demande *sur chaque marché*. Ce qui suppose une institution qui supervise : une économie de marché, dans les faits, ne suppose pas sur une telle centralisation de l'information. Comment en effet concilier cette idée d'un « commissaire-priseur », chargé de faire équilibrer l'offre et la demande sur les marchés

selon des procédures de « tâtonnement », avec notre expérience des marchés ? La théorie néoclassique est ainsi hors-sujet pour ce qui est de comprendre le marché ! Cette idée d'une centralisation des connaissances est contradictoire avec le principe même d'une économie de marché. La théorie néoclassique est en réalité une théorie de la planification, ce que démontrent dans les années 1930 aussi bien le libéral Schumpeter que Lange, l'économiste partisan du « socialisme de marché ».

Pour Hayek, les théoriciens de l'équilibre général se trompent, car ils n'ont pas compris ce qu'est l'économie de marché. Pour lui, le marché est un ensemble de mécanismes qui permet une procédure efficace de découverte de l'information dans une économie décentralisée. Le problème social central est celui de la recherche des informations pertinentes guidant l'action individuelle. Chaque acteur économique s'informe sur les moyens les plus économes pour arriver à ses fins. Ainsi, dans son entreprise, l'ingénieur, construisant une machine, peut considérer les prix comme un fait objectif : le prix est une donnée extérieure. Pas de temps à perdre pour à connaître les raisons de l'évolution des prix ! Le marché est ce système - qui est le moins inefficace que l'humanité ait expérimenté - faisant circuler les informations, grâce à la concurrence, car les prix de marchés sont ces signaux permettant d'élaborer des plans, de les rectifier pour arriver à nos fins.

Les informations pertinentes sont détenues par des particuliers *qui un intérêt à les découvrir* : elles ne peuvent l'être par une autorité centrale. Tout le problème réside dans la capacité d'un mécanisme social à diffuser le plus largement possible ces connaissances (informations) dans la société. Le marché est donc ce mécanisme produisant « naturellement » - ou spontanément une coordination entre les individus. Rappelons que les individus ne se proposent nullement, *a priori*, d'établir quelque concertation : c'est la « main invisible » qui fonctionne. Le thème

hayékien par essence est ainsi celui de la « connaissance dispersée » mobilisée par le marché comme processus. La preuve de l'efficacité de celui-ci serait donnée par l'histoire.

§6. Contre la dite « justice sociale »

Pour Hayek, rappelons-le, une loi ne doit pas viser une finalité en particulier, « sociale » ou non. Il ne veut que des lois portant sur les maximes générales de conduite : délimiter les libertés des uns et des autres dans la société moderne. D'où le fait que la « *justice sociale*, qui permet aux gens qui ont échoué de prélever des richesses sur ceux qui ont réussi, ne soit que mensonge. Pire, c'est une illusion, car les *effets pervers* sont qui rendent néfaste toute volonté redistributive.

Exemples :

1 / on garantit des prix à des paysans le prix du lait ; leur revenu augmente et ils sont incités alors à investir dans ce domaine. D'où surproduction. D'où des faillites qui sanctionnent ce gaspillage causé par les prix fixés. Si on oblige l'Etat à racheter le surplus ou à donner des aides aux producteurs, il est clair que ce financement, par l'impôt ou l'inflation, va diminuer le niveau de vie de tous...

2/ l'imposition de salaires minimaux oblige les patrons à payer les salariés au-delà de leur productivité. D'où inflation ou chômage... et s'il existe des allocations-chômage, encore plus de chômage selon Hayek... et hausse des dépenses sociales financé par des taxes ou l'inflation ! Finalement, la société tout entière paye des revenus sans utilité sociale (« parasitisme »). La meilleure façon d'aider les pauvres est donc de ne pas les aider...

Ces interventions successives visant à la « justice sociale vont entraîner la mainmise de l'Etat sur toute la société : d'où le totalitarisme. Il est vrai que le système démocratique classique, qui établit des majorités contrôlant des minorités, porte en lui

cette dérive totalitaire. La tyrannie de la majorité, c'est la fin de la liberté. Contre les potentialités dangereuses du principe démocratique, il faut tempérer la démocratie. Certains ont donc proposé de systématiser des majorités qualifiées (2/3 voire 3/4).

§7. Critiques de la social-démocratie et de l'économie planifiée

Hayek estime que la social-démocratie, qui combine système capitaliste, démocratie et « justice sociale » est donc système dangereux : *en déséquilibrant les marchés, l'Etat va intervenir partout*, comme l'affirmait déjà Mises. Reprenant aussi une partie de la critique de celui-ci sur la planification centralisée, il soutient que l'abolition du marché conduit au totalitarisme et au désordre, car il est impossible à un organisme de gérer tout. L'homme n'est pas assez intelligent pour gérer les mécanismes économiques de façon planifiée ou délibérée.

En effet, voilà la seule méthode alternative au marché : qu'on se réunisse et que l'on planifie, décide de la consommation et des quantités consommées des produits, autrement dit, que l'on crée un organisme planificateur. Pourtant ce système est IMPOSSIBLE car les hommes disposent de trop de chiffres et d'informations à chaque étape. AUCUN homme n'est capable de savoir ce qui est le mieux pour les autres. La direction planifiée est moins efficace que la direction par le marché, car elle favorise systématiquement la perte d'information et donc un mauvais usage des ressources. Le secret du marché est d'être une institution sélectionnée par l'évolution culturelle afin de résoudre LE PROBLÈME SOCIAL ESSENTIEL QUI EST QUE la connaissance est dispersée.

L'économie ne peut donc pas être organisée comme une machine. Or, les hommes sont présomptueux (cf. l'ouvrage la PRESOMPTION FATALE), croient pouvoir se passer d'une institution sélectionnée par l'évolution et pense devoir faire comme si

l'économie était une machine de leur création. La seule possibilité est en réalité de laisser faire le marché. Hayek critique d'ailleurs la théorie économique traditionnelle, qui suppose des connaissances « données » - connues en fait du seul théoricien : ceci est une fausse piste qui justifie la planification centralisée. En réalité, les connaissances particulières ne sont pas données spontanément à un centre omniscient : *elles sont dispersées*. La concurrence permet au système des prix de faire circuler les connaissances – ou informations –, alors qu'un plan corrompt la qualité et détruit la quantité des informations décentralisées. Rappelons que l'entrepreneur, seul, a les connaissances utiles à la société, car son intérêt personnel est de faire des profits. Comme le marché ne fonctionne bien que si les gens sont libres de chercher leur profit, dérégulons ...

Hayek a ainsi du socialisme une conception très large : dès que l'Etat intervient dans l'économie pour promouvoir des objectifs sociaux, nous aurions affaire au socialisme. Ce qui est encore la pensée des néoconservateurs américains. *Or, la planification n'est possible que pour des sociétés où ne vivent pas de nombreux individus.* Dans la GRANDE SOCIÉTÉ, la société de marché, seul le mécanisme du marché permet de coordonner les activités d'individus nombreux aux besoins multiples, complexes et changeants. Mais, si la propriété privée n'est pas respectée, et que les faillites ne jouent pas leur rôle régulateur, ou si les prix sont dirigés, les prix deviennent des signaux pervers qui expliquent les crises du capitalisme. L'Etat, ou le principe du monopole d'émission de la monnaie, est la cause des crises.

Hayek a donc du socialisme une conception très particulière. Celui-ci désigne la simple social-démocratie, où peut exister une propriété publique, une sécurité sociale obligatoire etc., c'est-à-dire dès qu'il y a des moyens politiques visant à satisfaire un objectif collectivement déterminé. Le socialisme est donc une conséquence du point

de vue de l'ingénieur qui assimile la société à une machine. Or, si celui-là sait tout de la machine quand il la conçoit et la produit, il ne peut rien de savoir de tel de la société, sauf à être dans une « présomption fatale ».

§ 8. Critiques de Hayek

L'Etat-Providence n'est-il pas, pourtant, lui-même, un produit de l'évolution sociale ? Et même si société n'est pas une « machine », ne peut-on faire des expérimentations sociales limitées. Cf. POPPER - un libéral ! – qui est partisan de la « *technologie sociale fragmentaire* ». Par ailleurs, le marché a « *tendance* » à trouver un équilibre, selon Hayek : or, nous le verrons sa démonstration est sujette à caution, mais, surtout, l'existence même de l'équilibre est

présupposée ... ceci est un peu facile ! d'autant que Hayek critique les modalités de la démonstration de l'équilibre par les néoclassiques : l'équilibre est donc chez Hayek plus un postulat qu'une démonstration, ce qui fait problème.

Enfin, la question que Hayek ne pose pas est celle de l'autonomie des peuples. Il existe des contradictions entre marchés libres et exigence de protection sociale et écologique, entre autonomie et la totale ouverture économiques aux flux internationaux de la finance *etc.* Les économistes comme Hayek négligent le concept de souveraineté populaire, dévoilant l'opposition principielle entre démocratie sociale et écologie, d'une part, et néolibéralisme, d'autre part.

Bibliographie

Corei T., [1995] *L'économie institutionnaliste - les fondateurs*, Paris, Economica.

Dostaler G., [2001] *Le libéralisme de Hayek*, Paris, la Découverte. **Remarque : Bibliothèque IUT**

Hayek F A., [1945] « L'utilisation de l'information de la société » *Revue française d'économie*, traduction de « The use of knowledge in society », *American economic review*, vol. 35, sept., pp. 519-530.

Hayek F., [1988] *La présomption fatale – les erreurs du socialisme*, Paris : P. U. F (1993). **Remarque : Bibliothèque IUT**

Lepage H., [1980] *Demain le libéralisme*, Paris, le Livre de Poche. **Remarque : Bibliothèque IUT.**

Laurent A., [2002] *La philosophie libérale – histoire et actualité d'une tradition intellectuelle*, Paris, Les Belles Lettres.

Polanyi K., [1944] *La Grande Transformation*, Paris, Gallimard (1983). **Remarque : Bibliothèque IUT.**

Maucourant J., [2001] "Une lecture de Karl Polanyi", *L'économie politique*, 12, 4^{ème} trimestre, p.90-105. **Remarque : Bibliothèque IUT**

Maucourant J. ET ALII, J. M. SERVET, A. TIRAN *ed.*, *L'actualité de Karl Polanyi*, , collec. « Logiques sociales », l'Harmattan, 1998. **Remarque : Bibliothèque IUT.**

Schumpeter J. A., [1947] *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 1951. **Remarque : Bibliothèque IUT**

Stiglitz J., [2007] « où va le Monde M. Stiglitz » - DVD, Le Nouvel observateur « hors série » – Comprendre le capitalisme - des théories fondatrices aux dérives de la mondialisation, n° 65, Mai-Juin.